



Pauline Jaricot, un esprit novateur parce qu'évangélique

TEXTE D'ÉLISABETH DUFOURCQ

À l'occasion de l'année jubilaire dédiée à Pauline Jaricot (1799–1862) pour le 150^e anniversaire de sa mort, un colloque international organisé par les Œuvres pontificales missionnaires (OPM) a eu lieu à Lyon le 9 janvier, où universitaires et chercheurs ont esquissé le portrait de la fondatrice de l'œuvre de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant. Pour *La Documentation catholique*, Élisabeth Dufourcq (a) a résumé son intervention.

Texte pour *La DC* (*)

L 9 janvier 2012, le pèlerinage aux sources que les représentants de 27 nations firent à Lyon pour rendre hommage à Pauline Jaricot fut la confirmation éclatante d'un principe dont le fondement se trouve dans les Évangiles : tout ce qui est fondamental est universel. Cent cinquante ans plus tôt, une chrétienne à laquelle ses admirateurs lyonnais, chinois, australiens, canadiens, indiens, flamands... exprimaient ainsi leur gratitude s'était éteinte dans la prière et l'indigence.

Pour comprendre le paradoxe de cette reconnaissance mondiale et tardive, il faut situer le destin de Pauline Jaricot dans son temps et son terreau d'origine. Comme celle de Balzac,

son contemporain, la vie de Pauline, fut, depuis le Directoire jusqu'au Second Empire, le reflet d'évolutions dont l'ampleur déborde les cadres politiques.

Tandis qu'aux lendemains de la Révolution française, le goût du luxe n'avait cessé de croître parmi les anciens et les nouveaux riches, l'engrenage de la mécanisation réduisait à un nouvel esclavage des hommes, des femmes et des enfants venus de la campagne pour travailler en manufacture.

Tandis qu'en France, le Concordat de 1801 avait assimilé les représentants des cultes à un corps de fonctionnaires, à Rome, cinq Papes successifs défendaient la mission universelle de l'Église. Grâce aux progrès de la marine, l'univers s'ouvrait alors jusqu'en Extrême-Orient, en Amérique et en Océanie. Mais l'Angleterre protestante dominait les mers.

Comment une jeune lyonnaise devint-elle alors la fondatrice incontestable d'une œuvre de propagation de la foi catholique ? Comment,

(*) Note (a) de *La DC*.

(a) Élisabeth Dufourcq, docteur en sciences politiques, est ancien membre du Comité national d'éthique et ancien secrétaire d'État à la Recherche. Elle a publié notamment *Les inventions du christianisme*, sous la dir. de René Rémond (Bayard 1999), et *Histoire des chrétiens ; l'autre moitié de l'Évangile* (Bayard 2010, 3^e éd.). Les actes du colloque de Lyon seront publiés prochainement.



écartée de la direction de son entreprise par un comité de notables, eut-elle assez de souffle pour rebondir en fondant une chaîne de prière, le Rosaire vivant, et une banque de prêts gratuits ? Quels appels à l'abandon de préjugés, de rivalités et de rapacités doit-on tirer des épreuves que la vie lui réserva ?

Pour répondre à ces questions, des clés de compréhension doivent être recherchées à la fin d'un XVIII^e siècle, moins massivement déchristianisé qu'on ne le dit souvent.

1. Un christianisme resté intact, malgré l'ascension sociale

En 1768, tandis que la construction du Petit Trianon s'achevait à Versailles, les paysans de la région lyonnaise, qui vivaient de la terre et de l'artisanat, luttèrent contre la disette. Cette année-là, un jeune cadet, orphelin d'une famille rurale, quittait son village pour se placer en ville. Sagace, travailleur, sobre et autodidacte, il était riche de ces qualités qu'au temps des Lumières, des générations de curés, dont Voltaire lui-même reconnaissait le dévouement, avaient inculquées aux paroissiens que l'Église et le roi leur avaient confiés.

Sachant « qu'un sou est un sou », Antoine Jaricot, père de Pauline, devint bientôt plieur de soie. La profession exigeait une bonne capacité de calcul dont sa fille hérita. Vingt ans plus tard, le nouveau père de famille, bénéficiant déjà d'une certaine aisance, évita la ruine des assignats et, se réfugiant au village de son enfance, échappa aux massacres d'une ville décimée. Plus tard, il échangea son épargne contre des immeubles tombés en déshérence. Ainsi accéda-t-il à la notabilité sous le Consulat, à la richesse sous l'Empire, mais sans jamais rompre avec ses origines. Au fil des années, il n'en voyait pas moins se dégrader la condition d'autres villageois entrés plus tardivement en manufacture, la loi Le Chapelier de 1791 ayant interdit les corporations, les associations et les mutuelles ouvrières, au moment-même où la mécanisation et la concurrence imposaient des cadences inhumaines.

Devenus bourgeois avisés et estimés dans l'une des plus riches paroisses de la ville, les parents de Pauline offrirent à leur fille une éducation dont témoigne l'excellent style de sa correspondance. Mais ils l'accoutumèrent aussi à traverser les milieux les plus divers, à se sentir à l'aise avec les gens aisés tout en sympathisant

avec les indigents. Cette éducation opposée à tout confinement social explique le talent avec lequel Pauline saura, plus tard, susciter l'engagement de personnes aussi diverses que les ouvrières, les demoiselles, les prélats, les ministres ou même les rois, rapprochant les uns des autres dans une même dignité.

Sans cette capacité qui exige une sobriété de vie et qui signe un style chrétien, jamais l'œuvre de la Propagation de la foi n'aurait atteint le degré de capillarité qui, en très peu d'années, rendit possible son succès de proximité.

2. En marge des tensions internes à l'Église, les prémices laïques de l'œuvre de la Propagation de la foi (1816-1822)

« Le premier pli » d'une œuvre, disait saint Vincent de Paul, marque toujours son avenir. Dès l'origine, l'œuvre laïque de la Propagation de la foi fut ainsi marquée par deux qualités que possédait Pauline :

- une conviction évangélique, secret d'un succès de proximité, dans un environnement institutionnel beaucoup moins évangélique ;
- un génie démultiplicateur.

Succès de proximité ?

Dans les années 1820, Pauline agit avec une audace juvénile, mais dans le demi-secret requis par l'interdiction des associations ouvrières. Aucun mot d'ordre n'est parti d'une hiérarchie ecclésiastique, du reste trop occupée à régler bon nombre de tensions internes.

Pour comprendre les enjeux sous-jacents, il faut savoir d'abord qu'en 1816, année où Pauline prend conscience de sa vocation apostolique, le cardinal-archevêque de Lyon, oncle de Napoléon, vient d'être déclaré *persona non grata* par l'administration royale des cultes, mais que le Pape ne l'a pas démis de ses fonctions et l'a accueilli à Rome. Privée d'archevêque-résident, Lyon sera pendant plus de quinze ans la proie de rivalités entre vicaires généraux.

Pour les uns, les martyrs de la Révolution française ne peuvent être oubliés. Jamais la réintégration dans le clergé national des anciens prêtres « jureurs » n'a été bien acceptée par les anciens « réfractaires ».

Ces tensions au sein du clergé séculier ont leur décalque parmi les congrégations masculines. Dès 1790, les prêtres des Missions étrangères de Paris qui n'ont jamais été « jureurs » se sont repliés à

Londres d'où ils sont restés en liaison avec leurs missions de l'Inde anglaise. Ils considèrent avec méfiance les Sulpiciens, dont le Supérieur avait d'abord jugé raisonnable d'être « jureur », avant de comprendre qu'il valait mieux envoyer ses prêtres à Baltimore, étape vers les paroisses pionnières de l'Amérique en friche.

Par ailleurs, depuis l'effondrement de l'Empire, des prêtres séculiers revenus d'une émigration où ils ont souvent connu la misère, militent dans un esprit de réparation, volontiers résistant envers un clergé qui a parfois fait preuve d'une docilité que Napoléon a su flatter et exploiter. Tel est l'abbé Würth, dont un sermon prononcé dans la paroisse de Saint-Nizier, à Lyon, est à l'origine du changement spirituel qui, en 1816, marque la vie de Pauline. C'est dans cet esprit de réparation et de fidélité aux valeurs défendues par le Pape Pie VII avec une émouvante obstination, que la jeune fille s'engage dans l'Association féminine des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et dans celle des Réparatrices.

Ces circonstances permettent de mesurer l'atout que représentent alors des innovations laïques, exemptes du fardeau des rivalités cléricales, mais aussi les difficultés qui surgiront lorsqu'une réussite avérée deviendra l'enjeu de rivalités nouvelles.

Quant à l'idée-même du « sou par semaine », elle est alors soufflée à Pauline par son frère Philéas, séminariste de Saint-Sulpice et pourtant proche des Missions étrangères de Paris. À l'origine, le don d'un sou par semaine est une bonne pratique adoptée par les anabaptistes anglais : lors de son exil à Londres, Mgr Chaumont, procureur des Missions étrangères, en a observé la fécondité.

Génie démultiplicateur

Mais à Pauline, et à elle seule, revient l'idée d'une organisation vivifiée par le souffle de la prière et démultipliée par un génie d'organisation. Les donatrices, car ce sont bien de jeunes femmes laïques qu'il s'agit à l'origine, sont issues des milieux les plus divers, depuis les ouvrières des manufactures familiales, jusqu'aux demoiselles de la paroisse de Saint-Nizier. Chacune reçoit pour mission de recruter dix autres donatrices. Dix d'entre elles forment une « dizaine » chargée

de dresser et collecter des feuilles de relevés. Dix dizaines composent une centaine, dix centaines, un bataillon... Inventer ainsi ce qu'on oserait aujourd'hui appeler un logiciel de génie, c'est marier l'esprit d'entreprise et la spiritualité.

Placer de surcroît cet outil vivant au service des missions d'Asie, c'est, dans une perspective alors résolument ultramontaine, faire preuve d'une ampleur d'horizon qui caractérise l'esprit chrétien.

Concrètement, il s'agit alors, au sens propre du terme, de rendre son enthousiasme à un milieu catholique français spirituellement appauvri en lui redonnant un but apostolique : celui de construire au loin des orphelinats, des écoles, des hôpitaux, des chapelles... Dans la spiritualité missionnaire du XIX^e siècle, directement héritière de saint François-Xavier, c'est aussi rendre à Dieu les âmes qu'il a créées.

3. Un procédé mesquin mais une option universelle

Qu'au printemps 1822, par un procédé teinté d'une benoîte muflerie, la direction de cette œuvre ait été reprise par un comité de notables, investis par l'Institution ecclésiastique d'une légitimité peu reconnue aux femmes laïques ; que ces nouveaux messieurs aient été portés à favoriser les missions influentes et prometteuses d'Amérique du Nord, plutôt que celles, plus risquées, de l'Asie, était, somme toute, dans la logique assez balzacienne d'un temps qui dure parfois jusqu'à nos jours.

Dès que l'argent est en jeu, la comédie humaine reprend ses droits. Fondatrice, Pauline fut reléguée dans un rôle de responsable de second rang.

Malgré cette captation, nul ne peut retirer au comité d'experts le mérite d'avoir magnifiquement développé l'œuvre dont Pauline avait prouvé la faisabilité. Mais ce qui est surprenant, c'est qu'alors, transcendant leurs rivalités, ces messieurs aient, selon l'esprit de Pauline, choisi l'option universelle, dans un esprit résolument catholique et ultra-montain.

Les conséquences de ce choix marquèrent le paysage géo-religieux mondial jusqu'à la fin du XX^e siècle et permirent d'aplanir les rivalités potentielles entre les différents ordres ou congrégations religieuses. Lorsqu'en 1985 fut établie une carte des implantations religieuses féminines d'origine française hors d'Europe (1), puissant marqueur des missions catholiques en général, il apparut paradoxalement que les implantations les plus massives se trouvaient non

(1) Voir E. Dufourcq, *Les Aventurières de Dieu*. Présentation R. Rémond. Paris 1993, réédition Perrin-Tempus 2010.



pas dans l'ancienne aire coloniale subventionnée par l'administration française, mais dans les Nouveaux Mondes, ceux dont les bienfaiteurs de la Propagation de la foi et de la Sainte Enfance, avaient financé les missions: l'Amérique du Nord, la région des Grands Lacs, l'Afrique du Sud, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie, la Nouvelle-Zélande.

4. Le rebondissement sur l'œuvre du Rosaire vivant, la « banque du Ciel » puis le piège

Quoi qu'il en soit, Pauline, institutionnellement replacée au rang convenu pour une jeune femme laïque, n'allait en rester là que pour peu de temps. Son efficacité n'était pas restée inaperçue.

Dans une lettre qu'il lui adressait en novembre 1826, le Père Barrelle, jésuite, invitait Pauline à s'intéresser à la propagation de la Bonne Presse. Il ne s'agissait plus alors d'un projet missionnaire *ad extra*, mais *ad intra*, à une époque où le succès des œuvres de Voltaire et de Rousseau prenait l'allure d'un manifeste politique.

Pour la seconde fois, l'esprit démultiplicateur et organisateur de Pauline se développe alors sur un champ nouveau. Comme ceux de la Propagation de la foi, les débuts du Rosaire vivant sont féminins et laïcs. Comme eux, leur extension va devenir, rapidement mondiale. En voici le principe: « Dans le Rosaire entier, écrit Pauline, il y a quinze mystères, quinze dizaines divisées en trois couronnes. Il convient de trouver quinze associées (Pauline fera de nouveau appel au réseau des Réparatrices), de confier à chacune d'elles quatre devoirs. 1) La récitation quotidienne d'une dizaine. 2) La méditation du mystère correspondant à la même dizaine (mystère à tirer au sort chaque mois, pour une prière commune permettant la démultiplication des intentions). 3) La recherche de cinq autres membres qui chercheront à multiplier les adhérents. 4) Le versement annuel de 5 francs à destiner à la diffusion de la Bonne Presse. Ainsi la responsable d'un groupe de cinq membres recueillera 25 francs, celle de 25 membres, 125 francs, etc ».

Âme et cheville ouvrière d'un nouveau réseau de prière et de collecte, Pauline, soutenue spirituellement par le curé d'Ars, est bientôt sollicitée et consultée par de grandes figures du catholicisme français. Entre autres, Mgr de Forbin-Janson, fondateur de la Sainte-Enfance.

Malgré cela, on épargnera au lecteur le récit détaillé des tensions qui se font jour au sein de

l'Institution ecclésiale, dès que le succès du Rosaire vivant est confirmé. Que risquent de vouloir ces femmes laïques, investies des titres de zélatrices et de conseillères, les premières, responsables de sections de quinze membres, les secondes, de quinze sections? Ces préventions expliquent pourquoi le réseau se développe à l'origine quasi clandestinement, chaque enveloppe portant un signe imperceptible qui signale le Rosaire vivant... Malgré cela, l'Ordre des dominicains, gardien traditionnel du temple du Rosaire, ameuté par un vicaire hostile, prend ombrage d'une initiative née hors de son sein et profitant à une œuvre... patronnée par les jésuites. Lorsqu'en 1827, Mgr Lambruschini, futur cardinal, envoyé par le Pape comme nonce à Paris, reçoit Pauline Jaricot lors de son passage par Lyon, l'agacement du clergé gallican ne se cache plus.

Dans les années 1830, est-ce cette hostilité latente qui provoque l'épuisement de Pauline et son départ pour l'Italie? Est-ce la force psychologique de la prière qui explique seulement son brusque soulagement à Mugnano, dans le sanctuaire où l'on vénère alors une sainte Philomène récemment exhumée d'une catacombe et en faveur de laquelle milite le Père Barrelle? C'est en tout cas, à partir des années 1831-1834 qui sont aussi celles de la première puis de la seconde révolte des canuts de Lyon, que le destin de Pauline prend un tour aussi paradoxal que périlleux.

Alors qu'après la mort de son père, elle est devenue l'héritière d'une fortune considérable, alors que l'œuvre de la Propagation de la foi prend une extension mondiale et que son bulletin est diffusé dans toutes les paroisses de France, alors que désormais béni par Rome et placé sous le patronage des dominicains, le Rosaire vivant se propage avec le même bonheur, Pauline, très visitée dans sa maison de Lorette, devient personnellement la proie de convoitises.

Certes, la création d'une « banque du Ciel » que l'on appellerait aujourd'hui une banque de prêts à taux zéro, permet à Pauline d'éviter aux Visitandines une expropriation imminente et d'aider les jésuites et les Frères des Écoles chrétiennes à s'installer sur la colline de Fourvière. Mais la banque rentre-t-elle toujours dans ses fonds?

Une chose en tout cas est de penser avec justesse un nouveau catholicisme social, une autre est de le réaliser. Certes, le projet d'une fonderie modèle où, selon le vœu de Pauline, l'ouvrier, « libéré d'un travail sans trêve » retrouverait à

la fois sa famille et sa dignité, où seraient enfin rendus « l'époux à l'épouse, le père à l'enfant et Dieu à l'homme » est emblématique. Mais il tombe trop vite aux mains d'hommes d'affaires déjà très avancés dans la carrière d'escrocs. Ces gens-là savent acheter aux enchères publiques ce qu'on appellerait aujourd'hui des « actifs pourris », à savoir ceux d'une fonderie déficitaire, abriter l'affaire dans l'urgence sous l'identité de sociétés paravents, de se parer du prestige de Pauline pour faire appel à de nouveaux actionnaires, le tout sous les appellations miroitantes de Sainte-Anne et de Notre-Dame des Anges... Plus tard, Pauline, disculpée par la justice et plus abreuvée de bonnes paroles que de secours financiers, met son point

d'honneur à rembourser les dettes contractées sous son égide morale par ses funestes associés... Le 9 janvier 1862, elle meurt dans l'indigence.

Elle laisse alors en héritage ses lettres et ses écrits spirituels qui valent d'être lus et qui témoignent inlassablement de ce qu'elle appelait toujours « l'amour d'extension ».

Aujourd'hui, à une époque où la peur de l'inconnu et le recours frileux au principe de précaution inhibent souvent l'esprit d'innovation spirituelle et temporelle, il est rassurant et même encourageant que l'Église et la société civile rendent hommage à une femme dont la force et l'inventivité trouvèrent leur source dans le souffle évangélique. ❖

PORTRAIT

Pauline Jaricot, de la conversion à la mission

Il y a 150 ans mourait Pauline Jaricot, Lyonnaise qui consacra sa vie à la mission, au service des pauvres et à la prière. Elle est la fondatrice de la Propagation de la foi, l'une des quatre Œuvres pontificales missionnaires, aujourd'hui présentes dans 140 pays, et du Rosaire vivant.

Née à Lyon, le 22 juillet 1799, dans une famille de riches industriels, Pauline Jaricot reçoit une bonne éducation chrétienne. À la suite de plusieurs événements personnels, et d'un prêche de Carême en 1816, une transformation intérieure s'opère en Pauline : elle change de vie, brûle ses livres romanesques, abandonne ses bijoux, décide de se vêtir simplement comme les ouvrières de Lyon, par solidarité avec leur pauvreté. Grâce à son frère, Philéas, étudiant au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et se préparant à partir comme missionnaire en Chine, Pauline est informée de la situation critique des missions. Sa conversion à 17 ans, la conduit, en privé, à faire le vœu de chasteté. Elle décide également, dans un abandon total au Christ, de s'investir résolument dans la mission, s'informant sur les besoins des missionnaires et cherchant comment les soute-

nir. Pauline meurt dans l'indigence et l'abandon le 9 janvier 1862.

C'est Julia Maurin qui la fait connaître au grand public grâce à ses ouvrages publiés à partir de 1879, affirmant que « cette humble Vierge, dont la mémoire, à plus d'un titre, est en bénédiction dans l'Église ». Pie XI érige, le 3 mai 1922, l'Œuvre en Œuvre pontificale, et la direction est transférée à Rome. En 1926, pour la première fois, toute l'Église est appelée à célébrer le dimanche de la Mission universelle, l'avant-dernier dimanche du mois d'octobre. Le 18 juin 1930, Pie XI signe le décret officiel d'introduction de la cause de Pauline Jaricot en béatification. L'exhumation du corps a lieu le 13 février 1935 et les restes sont déposés dans l'église de Saint-Nizier, à Lyon. Le 25 février 1963, Jean XXIII proclama Pauline « vénérable ». La béatification et la canonisation sont en cours.

Source : www.mission.catholique.fr